

CONTES ARABES

TIRÉS DES

MILLE ET UNE NUITS

TRADUCTION DE GALLAND

REVUE ET ACCOMPAGNÉE DE NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS
D'APRÈS LES ORIENTAUX

PAR

RAOUL CHOTARD

—
1^{re} PARTIE



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

—
1881



CONTES ARABES

I^{re} PARTIE

LE MARCHAND ET LE GÉNIE

Il y avait autrefois un marchand qui possédait de grands biens, en fonds de terre, en marchandises et en argent comptant. Cet homme avait beaucoup de commis, de facteurs et d'esclaves. Cependant il était obligé de temps en temps de faire des voyages pour s'aboucher avec ses correspondants. Un jour qu'une affaire importante l'appelait assez loin du lieu où il habitait, il monta à cheval, et partit avec une valise derrière lui, dans laquelle il avait mis une petite provision de biscuits et de dattes, parce qu'il devait traverser un pays désert, où il ne trouverait pas de quoi

que lui-même était résolu de demeurer là pour voir ce qui arriverait.

Le second vieillard, trouvant aussi la chose digne de sa curiosité, prit la même résolution. Il s'assit auprès des autres ; et à peine se fut-il mêlé à leur conversation, qu'il survint un troisième vieillard, lequel, s'adressant aux deux premiers, leur demanda pourquoi le marchand qui était avec eux paraissait si triste. On lui dit le sujet de cette tristesse, qui lui parut extraordinaire, et il souhaita aussi d'être témoin de ce qui se passerait entre le génie et le marchand. Il se plaça donc parmi les autres.

Ils aperçurent bientôt dans la campagne une vapeur épaisse, comme un tourbillon de poussière élevé par le vent. Cette vapeur s'avança jusqu'à eux, et, se dissipant tout à coup, leur laissa voir le génie, qui, sans les saluer, s'approcha du marchand le sabre à la main, et le prenant par le bras : « Lève-toi, lui dit-il, que je te tue comme tu as tué mon fils. » Le marchand et les trois vieillards effrayés se mirent à pleurer et à remplir l'air de cris.

Le vieillard qui conduisait la biche se jeta aux pieds du monstre, et les lui baisant : « Prince des génies, lui dit-il, je vous supplie très humblement de suspendre votre colère, et de me faire la grâce de m'écouter. Je vais vous raconter mon histoire et celle de cette biche que vous voyez ; mais, si vous la trouvez plus merveilleuse et plus surprenante que l'aventure de ce marchand à qui

venue à ma connaissance ; mais je sais qu'elle se trouva si fort au-dessus des deux précédentes , par la diversité des aventures merveilleuses qu'elle contenait , que le génie en fut étonné. Il n'en eut pas plus tôt ouï la fin , qu'il dit au troisième vieillard : « Je t'accorde le dernier tiers de la grâce du marchand ; il doit bien vous remercier tous trois de l'avoir tiré du danger par vos histoires ; sans vous il ne serait plus au monde. » En achevant ces mots , il disparut , au grand contentement de la compagnie. Le marchand ne manqua pas de rendre grâce à ses trois libérateurs. Ils se réjouirent avec lui de le voir hors de péril ; puis ils se dirent adieu , et chacun reprit son chemin. Le marchand s'en retourna auprès de sa femme et de ses enfants , et passa tranquillement avec eux le reste de ses jours.



se retiraient, pendant le jour, dans leurs antres, où ils se cachaiet à cause du roc leur ennemi, et ils n'en sortaient que la nuit.

Je passai la journée à me promener dans la vallée et à me reposer de temps en temps dans les endroits les plus commodes. Cependant le soleil se coucha; et, à l'entrée de la nuit, je me retirai dans une grotte où je jugeai que je serais en sûreté. J'en bouchai l'entrée, qui était basse et étroite, avec une pierre assez grosse pour me garantir des serpents, mais qui ne fermait pas assez juste pour empêcher qu'il n'entrât un peu de lumière. Je soupai d'une partie de mes provisions, au bruit des serpents qui commencèrent à paraître. Leurs affreux sifflements me causèrent une frayeur extrême, et ne me permirent pas, comme vous pouvez le penser, de passer la nuit fort tranquillement. Le jour étant venu, les serpents se retirèrent. Alors je sortis de ma grotte en tremblant, et je puis dire que je marchai longtemps sur des diamants sans avoir la moindre envie d'en ramasser. A la fin, je m'assis; et malgré l'inquiétude dont j'étais agité, comme je n'avais pas fermé l'œil de la nuit, je m'endormis après avoir fait encore un repas de mes provisions. Mais j'étais à peine assoupi que quelque chose qui tomba près de moi avec un grand bruit me réveilla. C'était une grosse pièce de viande fraîche; et, dans le moment, j'en vis rouler plusieurs autres du haut des rochers, en divers endroits.

une grande abondance. Leur occupation me fut de bon augure; je ne fis nulle difficulté de m'approcher d'eux, et ils vinrent au-devant de moi.

Dès qu'ils me virent, ils me demandèrent en arabe qui j'étais et d'où je venais. Ravi de les entendre parler comme moi, je satisfis volontiers leur curiosité, en leur racontant de quelle manière j'avais fait naufrage et étais venu dans cette île, où j'étais tombé entre les mains des noirs. « Mais ces noirs, me dirent-ils, mangent les hommes! Par quel miracle êtes-vous échappé à leur cruauté? » Je leur fis le même récit que vous venez d'entendre, et ils furent merveilleusement étonnés.

Je demeurai avec eux jusqu'à ce qu'ils eussent amassé la quantité de poivre qu'ils voulurent; puis ils me firent embarquer sur le bâtiment qui les avait amenés, et nous nous rendîmes dans une autre île, d'où ils étaient venus. Ils me présentèrent à leur roi, qui était un bon prince. Il eut la patience d'écouter le récit de mon aventure, qui le surprit. Il me fit donner ensuite des habits et commanda qu'on eût soin de moi.

L'île où je me trouvais était fort peuplée et abondante en toutes sortes de choses, et l'on faisait un grand commerce dans la ville où le roi demeurait. Cet agréable asile commença à me consoler de mon malheur; et les bontés que ce généreux prince avait pour moi achevèrent de me rendre content. En effet, il n'y avait personne qui fût mieux que moi dans son esprit, et, par

NOTE 6. Page 51. — Suivant le géographe arabe El-Edrisi, la mer des Indes, *Bahar al Hend*, s'étend depuis la Cochinchine jusqu'à la mer Rouge; les îles de Vakvak sont situées à l'extrémité orientale de la mer de la Chine. Une de ces îles, nommée Dhahi, était regardée comme le bout du monde habitable. On prétendait qu'il y avait dans cette île des statues qui semblaient faire signe de la main aux voyageurs de retourner sur leurs pas 1.

NOTE 7. Page 55. — Deggial ou Dadjal est le nom que les mahométans donnent à l'antéchrist. Tamim-Aldari, l'un des compagnons du Prophète, a déclaré, sur la foi de son maître, que l'antéchrist doit venir à la fin du monde, et que Jésus-Christ le combattra, le vaincra, puis subira la mort. On reconnaît la croyance chrétienne altérée d'une manière ridicule par Mahomet.

Deggial doit n'avoir qu'un œil et qu'un sourcil.

NOTE 8. Page 61. — Le roc nous rappelle à certains égards le *youkhneh* des fables rabbiniques et le *simorg* des Persans. Le simorg était, d'après Sadi, un oiseau d'une taille monstrueuse, doué d'intelligence; il habitait le mont Caf, qui tient une si grande place dans les légendes des Orientaux. En effet, avant que l'on désignât sous ce nom le Caucase et l'Atlas, on entendait par le Caf une montagne qui enveloppait toute la terre et renfermait une immense émeraude dont le reflet formait l'azur du ciel.

NOTE 9. Page 67. — Suivant les Arabes, plusieurs îles remarquables produisaient le camphre; c'étaient, dans la mer d'Éthiopie, les îles de Ranah, parmi lesquelles il faut probablement compter Madagascar, et l'île de Sobormah, dans la mer de la Chine, qui pourrait bien être Sumatra. Cette dernière, d'après le géographe Edrisi 2, fournissait le meilleur camphre de tout l'Orient. Il semble que Roha, dont parle Sindbad, doit

¹ El-Edrisi, 1^{er} Climat, X^e partie.

² *Id.*, *ibid.*

NOTE 12. Page 84. — De même Circé, au chant x^e de l'Odyssée, « mêla avec le pain » qu'elle servit aux compagnons d'Ulysse « de funestes poisons, afin de leur faire oublier complètement leur pays ».

NOTE 13. Page 93. — On n'a pas besoin de faire observer au lecteur que les *résolutions extrêmes* prises par Sindbad furent très criminelles. La sérénité d'âme dont il paraît jouir après de pareils coups est plus merveilleuse encore que ses aventures.

NOTE 14. Page 96. — Serendib, ou plus exactement Serandivl, Serandiul (en langue indienne, île de Seran), n'est autre que l'île de Ceylan, célèbre par sa fertilité et par ses pierres précieuses. Les Arabes ont cru que le premier homme y avait été enseveli. Suivant une tradition indienne, cette île renfermait le paradis terrestre ; suivant une autre, ce fut le lieu d'exil d'Adam coupable.

L'île de Kela, ou Calah, est renommée, dit le savant d'Herbelot, pour ses mines d'étain et pour les arbres d'où l'on tire le camphre.

NOTE 15. Page 102. — Ceci est une fable persane. Le vieillard de la mer est un de ces êtres singuliers dont parle le poète Ferdousi, dans le *Schah Nameh*, à la cinquième aventure de Roustam, et qui sont appelés *Nermpaï*, pieds-faibles, à cause de leurs jambes molles. Les Nermpaï guettent les voyageurs ; d'un bond ils se placent à cheval sur leurs épaules, et se font porter par eux. Si les voyageurs résistent, les monstres les étouffent en les étreignant avec leurs jambes, nerveuses et fortes, malgré leur peu de consistance.

NOTE 16. Page 106. — L'île de Comari, ou Comar, est cette presque île des Indes qui se termine au sud par le cap Comorin. Les Arabes en tirent le meilleur bois d'aloès, qu'ils appellent *oud al Comari*.

NOTE 17. Page 116. — C'est une mesure itinéraire

